

Voyager en ignorance, voisiner en connivence

Valérie Gelézeau

▶ **To cite this version:**

Valérie Gelézeau. Voyager en ignorance, voisiner en connivence : Le terrain d'une géographe française en Corée. Croisements, 2014, 4, pp. 110-127. halshs-01140510

HAL Id: halshs-01140510
https://shs.hal.science/halshs-01140510

Submitted on 8 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CROISEMENTS

2014 . numéro 4

Revue francophone de sciences humaines d'Asie de l'Est

Voyages / Voisinages

Atelier des Cahiers

Valérie GELÉZEAU, géographe, est maîtresse de conférences (HDR) à l'EHESS. Dans une perspective combinant géographie culturelle et études coréennes, qui analyse un « monde coréen » à la fois fragmenté et cohérent, ses recherches portent sur la question urbaine en Corée et sur des aspects plus géopolitiques (frontière, relations Nord/Sud). Elle a publié *Séoul, ville géante, cités radieuses* (CNRS éditions, 2003) *L'Atlas de Séoul* (Autrement, 2011), et (avec Alain Delissen et Koen De Ceuster) : *Debordering Korea* (Routledge, 2013). Elle a reçu la médaille de bronze du CNRS (2005), a été lauréate du Prix culturel France-Corée en 2008 et membre de l'IUF entre 2007 et 2012.

gelezeau@ehess.fr

Croisements, 4, 110-129.

Voyager en ignorance, voisiner en connivence
Le terrain d'une géographe française en Corée

Traveling and neighboring for knowledge: the Korean fieldworks of a French geographer

Valérie Gelézeau
École des hautes études en sciences sociales
UMR 8173 Chine, Corée, Japon (EHESS-CNRS, Paris-Diderot), France

Résumé

À partir de mon expérience de « géographe de terrain » habitant en France et travaillant sur la Corée, et dans une perspective épistémologique, je discute mes méthodes en dévoilant divers aspects de mon « atelier de géographe » et de mes pratiques de terrain (sur la base d'exemples précis tirés notamment de mes recherches passées sur les grands ensembles à Séoul, ou les régions frontalières). Cette analyse montre que le terrain géographique articule le voyage et le voisinage, dans le processus même de construction du savoir géographique *et* du chercheur. Le voyage donne accès au terrain (à la fois comme lieu de travail, comme réseau, et comme espace d'enquête ethnographique) ; la pratique du terrain quant à elle initie et développe l'entrée « en connivence » qui n'est ni plus ni moins qu'une forme particulière de voisinage, supposant d'ailleurs l'intimité – et d'éventuels biais contextuels. La connivence elle-même entraîne de nouvelles dynamiques quant au voyage que constitue le mouvement vers le terrain – au sens du déplacement mental qu'exige une posture analytique et critique. Le terrain peut donc s'apparenter à un processus dialectique permanent du voyage au voisinage, au point de transformer le chercheur-même.

Mots-clés : connivence, épistémologie, ethnographie, études coréennes, géographie, terrain, savoir géographique, voyage, voisinage

Abstract

Based on my experience as a "field geographer" living in France and researching on things Korean, I engage in this article an epistemological discussion on my fieldwork methods – detailing various aspects of my "geographical toolbox" (using examples from past research on apartment complexes in Seoul or the South Korean border region). This analysis shows that fieldwork in geography articulates traveling and neighboring in the very process of the fabrication of knowledge and the construction of the researcher herself. Traveling opens the fieldwork (as a place to discover, a research network to analyze, and a space to investigate ethnographically); fieldwork practices then initiate and develop "*l'entrée en connivence*" (Gilles Sautter – "connivance") that can be considered as certain types of neighboring relations, including more intimacy and thus contextual bias. "*L'entrée en connivence*" itself triggers new dynamics regarding the traveling – both in the practical sense as a movement from a place to another one, and as the symbolic sense of the mental movement of a critical or analytical posture for research. Fieldwork can indeed be analyzed as a permanent dialectical movement from traveling to neighboring and back, which builds the researcher as such.

Keywords: connivance, epistemology, ethnography, Korean studies, geography, fieldwork, geographical knowledge, travel, neighboring

© 2014 Atelier des Cahiers 2110-6142/14

De toute manière, au commencement est le terrain.

Alexandre Guillemoz (2010 : 99)

Le voyage n'est-il pas au commencement du terrain[1] ? Et le terrain n'est-il pas une forme particulière de voisinage ? Comment le savoir se construit-il, par le voyage et le voisinage, dans une démarche de recherche en géographie sur une aire culturelle[2] ?

À partir de mon expérience de recherche sur la Corée, je poserai plus spécifiquement quelques questions : comment voyage-t-on quand on est (du moins le suppose-t-on) « géographe de terrain »[3] ? Comment voisine-t-on, ou, selon les mots célèbres de Gilles Sautter repris ensuite par Joël Bonnemaison, comment entre-t-on « en connivence » avec le terrain ? Quelle forme de voisinage le processus de construction du savoir institue-t-il ? Comment voyage-t-on et voisine-t-on quand on passe de l'ignorance à la connaissance ?

Depuis une petite dizaine d'année[4], le « terrain » envisagé par les géographes dans sa dimension méthodologique et épistémologique, a donné lieu à de nombreuses publications (Calbérac 2010, Collignon et Retaillé 2010, Volvey 2003) et des manifestations d'envergure, notamment un colloque international intitulé : « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (université d'Artois, 18-20 juin 2008[5]). Yann Calbérac (2010), géographe représentatif de ce courant de recherche en développement, va jusqu'à le qualifier « d'objet scientifique total » de la géographie en raison de la stabilité des discours et de l'imaginaire qui lui sont associés dans la discipline. Analysé comme un *habitus* à la lumière des concepts développés par Bruno Latour sur les processus de la production des discours

1. Cet article s'appuie sur le deuxième chapitre de mon essai de synthèse d'HDR : *Corée, Corées. Pour une géographie située de la division.* (Inalco, dir. Manuelle Franck, soutenue le 12 décembre 2013).

2. J'emploie ce terme faute de mieux et de manière critique, ayant ailleurs développé les questions que cet emploi suppose (Gelézeau 2004 et 2012).

3. Le fait que j'ai été une « enquêtée » des deux chercheurs ayant récemment produit des thèses sur le « terrain » en géographie (Y. Calbérac et A. Volvey) me permet de le supposer, fût-ce *a posteriori.*

4. Y. Calbérac (2010 : 27-28) rappelle que si Y. Lacoste avait consacré deux numéros de la revue *Hérodote* (1977 et 1978) à la question du terrain, il faut attendre une période beaucoup plus récente pour l'émergence de la question comme problématique à part entière dans le champ de la géographie française.

5. Voir http ://terrain.ens-lsh.fr.

scientifiques, le « terrain » demeure un des lieux la légitimation de la géographie comme discipline, du géographe comme savant, et de ses énoncés comme savoir (Calbérac 2010 et 2007). Pourtant, même si je suis convaincue de sa nécessité et que j'ai, au fil des années, établi une forme de *vademecum* (plus pratique que méthodologique) de mes recherches « de terrain », bien des questions subsistent[6], sur lesquelles j'aimerais réfléchir ici, précisément à partir des notions de voyage et de voisinage.

« Mon atelier de géographe » - du voyage initiatique au rituel du cahier

Peut-être conditionnée par une enfance voyageuse (dans les années 1970 et 1980, mes parents ont sillonné l'Europe, y compris l'Europe de l'Est, et le Maghreb dans un camping-car Volkswagen spécifiquement aménagé pour notre famille de cinq personnes), j'adore « faire du terrain », ce qui pour moi se concrétise d'abord par un voyage en Corée. Le moment initiatique est l'établissement d'une liste à partir d'un modèle standard de ce que l'expérience m'a appris à ne pas oublier : objets à emporter sur place (carnet d'adresse, cartes de visites, recommandations, magnétophone, appareil photo), objets à rapporter de là-bas, choses à faire sur place, personnes à contacter et à rencontrer – quel que soit, ensuite, le but précis de telle ou telle « mission ». À cet égard, le terme technique de « mission sur le terrain » qui figure dans les inévitables documents administratifs à remplir avant le départ et au retour, me paraît bien moins propice à la rêverie et au désir de terrain qui marquent inévitablement les préparatifs.

Comment se présente et évolue, au fil des années, mon établi de voyageuse/chercheuse pour la « micro-géographie » de terrain que je prétends pratiquer (Gelézeau 2008 : 137) ?

Tout d'abord, l'expression de « micro-géographie » que j'emploie n'est qu'un emprunt formel à la *microstoria* italienne et suggère seulement que mes analyses s'appuient sur des études de cas (Passeron et Revel 2005), à l'échelle locale, qui est celle où je conduis mes enquêtes : par exemple, à Séoul, des grands ensembles précis sur lesquels je travaille depuis 1996. Cela signifie concrètement qu'à chacun de mes séjours à Séoul, j'essaie d'aller passer une journée ou deux sur place, armée de mon appareil photo et de mon carnet de notes « sur le vif » et qu'éventuellement (par exemple si j'ai un article en projet), je mets en place une enquête auprès de

6. Comme le rappelle Myriam Houssay-Holzschuch (2008), le développement de la réflexion épistémologique et d'une dimension réflexive sur les pratiques de terrain dans l'ensemble des sciences sociales depuis plus de 15 ans a largement contribué à lever ce que Claude Blankaert (1996) a qualifié, avec d'autres, de « silence de la méthode ».

personnes. J'ai donc accumulé sur certains de ces « hauts lieux » de ma recherche des archives importantes et des centaines d'images (cartes, photos, plans, etc.) – dont une fraction infime est utilisée. Le « résultat » de mes recherches, sous forme de communications, d'articles, de livres ou de cours n'est donc que la partie émergée d'un monstrueux iceberg de matériaux dans un état souvent informe. Une partie du voyage reste toujours sous silence et restera sans doute à jamais inexploitée.

« Sur le terrain », j'utilise plusieurs objets qui traduisent différents degrés d'implication:

- en permanence (même un dimanche après-midi à Séoul où je vais au cinéma avec une amie) : un tout petit carnet qui tient dans la poche et dans lequel je peux noter des observations, mais aussi, par exemple, de nouveaux mots de vocabulaire. Il s'agit du « petit carnet » des « notes sur le vif » évoqué par de nombreux géographes interrogés par Yann Calbérac (Calbérac 2010 p. 92-sq)

- presque toujours : un appareil photo numérique ;

- quand je fais mon enquête et que j'arpente les « lieux de l'observation », « les cas d'études » de la « micro-géographie de terrain » : un mini-magnétophone digital (pour enregistrer les entretiens, y compris un entretien qui peut se présenter de manière impromptue). Quand un rendez-vous est effectivement programmé, j'emporte aussi un carnet un peu plus grand (format semi A4) pour prendre des notes pendant l'entretien.

- enfin, le « cahier » ou « journal » de terrain est un objet particulier, que je n'ai créé de manière systématique d'ailleurs que depuis… l'après-thèse (1999)[7]. Ces « cahiers » ou « journaux » ont aussi changé de support: de février 1999 à janvier 2004, j'utilise des cahiers d'écolier de Korea University, format standard de 100 pages. À partir de septembre 2004, je passe à une forme digitale d'une sorte de journal que j'écris scrupuleusement le soir sur ordinateur et que j'imprime systématiquement au retour. Retranscrire les faits et gestes et les observations de la journée activité peut prendre plusieurs heures le soir, et/ou un temps important de mise au propre au retour (un à deux mois[8]). Depuis 1999, je n'ai pas achevé mon sacro-saint cahier de terrain dans deux occasions seulement. D'abord en août 2000, alors que j'accompagnai avec Karine Grijol et Hong Suk-ki (deux autres étudiants de Jean-Robert Pitte qui venaient de soutenir comme moi des thèses sur la Corée), le voyage d'études du CNFG (Comité National Français de Géographie) en Corée du Sud. Cet épisode tient sur une page : « Août 2000 : Voyage du CNFG + congrès de l'UGI

7. Les matériaux primaires de ma thèse sont rangés à part dans des cartons d'archives et je ne pense pas avoir conservé les « petits carnets ».

8. À l'heure où j'écris, je n'ai pas achevé la mise au propre de mon dernier terrain en Corée du Nord (14-21 octobre 2013).

en Corée (voir le sac Beau-Temps[9]) », avec plus bas sur la page une note sans aucun intérêt sur les noms et les clans en Corée. L'autre fois fut en octobre 2009 : invitée comme « experte internationale » à participer au SIPAC (Seoul International Planning Advisory Council), je donnai aussi la conférence d'ouverture du *Tosi-ŭi nal* (« Journée de la ville ») organisé par l'Association des urbanistes et architectes sud-coréens. Ce fut ma première et unique expérience d'une sorte de « voyage d'affaires » (avec un aller en *business class* qui emporta ma décision d'aller à Séoul pour si peu de temps). *Time is money*, dit-on. En effet, je n'eus pas le temps de tenir le sacro-saint « cahier de terrain ».

Mais en quoi ce carnet fait-il parti de la « mise en ordre de mon voyage » ou de mon savoir géographique (Calbérac 2010 p. 92-sq) ? À quoi me *sert* ce journal de voyage/terrain ?

Première constatation : contrairement au mythe de sa nécessité (et pour moi qui en ai la manie), le cahier est partiellement inutile puisque le fameux sac Beau-Temps dans lequel je récoltai toutes mes notes « sur le vif » et les documents du voyage du CNFG fut une des sources primaires de tous mes cours et mes articles sur la Corée du début des années 2000. Deuxième constatation : l'analyse plus approfondie de ces journaux fait apparaître une corrélation inverse entre la longueur du contenu et les strates de terrain cumulé passé sur tel ou tel sujet de recherches. Autrement dit, plus les sujets sur lesquels « je fais du terrain » sont des sujets connus depuis longtemps, moins j'écris dessus dans le journal et moins mes notes ont de l'intérêt – allant jusqu'à recenser sous forme de liste l'intendance pratique des journées (travail en bibliothèque ou dans des instituts de recherche, déjeuner à tel endroit, rencontre de telle ou telle personne, etc.) où l'on constate que les rencontres de collègues (y compris déjà connus) prennent beaucoup de place. C'est donc le cas aujourd'hui quand je suis à Séoul pour « faire du terrain » sur les grands ensembles. Le seul moment où j'ai reconsidéré la ville avec un œil neuf a été lors du travail avec la photographe Cathy Rémy, pour le reportage photo de *l'Atlas de Séoul.* Cette corrélation est assez explicite si on compare la longueur du journal de terrain en Corée du Nord en 2007 (35 pages pour quinze jours du 23 octobre au 6 novembre) avec celui de mon dernier long séjour sur le terrain à Séoul en 2010 (50 pages pour deux mois, juin et juillet). Le contenu du journal de 2007 en Corée du Nord est narratif, avec force détails – ce qui n'est pas le cas des cahiers postérieurs ou antérieurs sur Séoul, de style beaucoup plus télégraphique.

9. (Sic) Dans la page du Cahier de terrain : le sac Beau-Temps est un de ces sacs en carton renforcé avec anse que j'avais trouvé pratique pour ranger les matériaux récoltés pendant tout le voyage et dans lequel ceux qui n'ont pas été utilisés par la suite sont encore conservés 12 ans plus tard.

Ce retour sur les cahiers de terrain traduit donc bien que le voyage vers et la fréquentation d'un terrain (en tant qu'espace) se traduit par la constitution du terrain en tant que réseaux (de recherches, de lieux de recherches, de chercheurs, de collègues, etc.) et qu'une partie du temps passé sur le terrain doit être impérativement consacré à l'entretien du terrain-réseau, au détriment du terrain-espace (du géographe) ou du terrain-enquête (de l'ethnologue). Enfin, on peut conclure de cette analyse montrant l'absence de corrélation entre le contenu du « journal » et le contenu du terrain que, pour moi en tout cas[10], le journal renvoie moins à la production de matériaux primaire qu'à une forme de rituel de « la geste du terrain » (Calbérac 2010).

Du voyage à la « geste du terrain »

Aujourd'hui le terrain des géographes constitue aussi bien « la pratique empirique de collecte des données que les espaces, voire les objets étudiés par les géographes » (Calbérac 2011, Volvey 2003). Yann Calbérac rappelle avec humour que lui-même, en tant qu'épistémologue, n'a pas de « terrain » au sens de « fragment d'espace [qu'il] étudie et à travers lequel [il] pourrait guider [s]es étudiants », mais « fait beaucoup de terrain, entendu comme pratique » qui renvoie donc à des gestes canoniques de la discipline pour recueillir directement des matériaux primaires (observations, enquêtes, etc.) ce qui renvoie à la « méthode ethnographique ». Et, comme je le rappelais moi-même au début de mon entretien comme « enquêtée » avec Yann Calbérac, le 23 novembre 2009 alors qu'il me demandait ce que « le terrain » représentait pour moi[11] :

« Je ne sais pas si on peut résumer, c'est vraiment l'idée d'un contact direct et de quelque chose qui peut être à la fois un espace, un champ de recherche, un domaine, des méthodes. C'est aussi un cadre institutionnel. C'est des personnes. C'est peut être aussi un style d'écriture ensuite. C'est aussi un mystère par moment. »

Le terrain est, de fait, un atelier complexe, pour peu qu'on reconnaisse qu'il est construit et qu'il constitue le lieu (un des lieux) d'expérience des travaux (Collignon et Retaillé 2010).[12]

10. De son côté, Augustin Berque avoue qu'il revient rarement à ce qu'il a écrit dans son carnet quand il écrit ses livres ou ses articles (Calbérac 2010 : 94).

11. Je reprends la transcription que Yann Calbérac, selon une pratique de terrain irréprochable, m'a donné lui-même de mon propre entretien.

12. Après les vives critiques de la « nouvelle géographie » des années 1950 et 1960 accusant les méthodes de terrain de promouvoir une approche positiviste et « réaliste » (donc contribuant à naturaliser, voire réifer les espaces étudiés, ou d'en rester à l'analyse passéiste des « genres de vie »), depuis les années 1980, de nouvelles approches plus soucieuses de bases théoriques et critiques se sont développées sans pour autant se couper de l'utilité empirique du terrain.

Mais comment s'articule la pratique empirique du terrain et sa construction ?

Ce sont parfois des circulations incohérentes, très dépendantes de l'humeur du ciel, de la mienne, et de l'état du trafic urbain, plus que des itinéraires vraiment réfléchis et élaborés au-dessus du *Road Atlas of Seoul* en fonction de ma liste de « cas d'études », qui ont déterminé des journées de travail « sur le terrain ». Mais perdre du temps dans les embouteillages ou subir les déluges des typhons de fin d'été ne fait-il pas partie d'une certaine expérience de Séoul? Cette expérience est certes celle de l'universitaire, nourrie de la fréquentation assidue de la ville et de la sacro-sainte obligation qui est faite au chercheur de s'imprégner de «son terrain» pour pouvoir en parler avec un tant soit peu d'autorité scientifique[13]. Mais cette expérience d'abord intellectuelle comprend une dimension passionnelle vis-à-vis des espaces qu'on étudie. Ainsi, alternativement, on les exècre ou on les idéalise, selon un cycle au rythme mystérieux qui ne se superpose d'ailleurs pas du tout à celui qui règle la lente construction du savoir. J'ai pu ainsi me trouver dans un état de fascination béate pour Séoul, ses lieux et de ses habitants, tout en étant incapable de trouver du sens aux espaces ou aux comportements. Inversement, des périodes d'exaspération, voire de haine déclarée pour Séoul ou la Corée (du Sud) en général, pouvaient correspondre à une phase d'effervescence mentale au cours de laquelle il me semblait que bien des liens et des connections s'établissaient comme par magie.

Je reconnais donc tout à fait mon propre « établi de chercheuse » dans cette description que fait Philippe Descola de « l'atelier de l'ethnologue » (Descola 1994 : 479-480) :

« L'atelier de l'ethnologue, c'est lui-même et son rapport à une population donnée, ses naïvetés et ses ruses, le cheminement tortueux de son intuition, les situations où le hasard l'a placé, le rôle qu'on lui fait jouer, parfois à son insu, dans les stratégies locales, l'amitié qui peut le lier à un personnage dont il fera son informateur principal, ses réactions d'enthousiasme, de colère ou de dégoût, toute une mosaïque complexe de sentiments, de qualités et d'occasions qui donne à notre "méthode d'enquête" sa coloration particulière. Or c'est cette part constitutive de notre démarche scientifique que les préceptes de l'écriture ethnologique obligent à passer sous silence. »

Dans le contexte de la diffusion des méthodes ethnographiques à l'ensemble des sciences sociales, et de la levée du « silence de la méthode », deux colloques au titre festif « Ethnografeast : la fabrique de l'ethnographie » ont d'ailleurs été organisés par la revue internationale *Ethnography*, à Berkeley en septembre 2002 et à Paris en

13. Yann Calbérac (2010) montre comment le terrain est au cœur du processus de légitimation scientifique en géographie.

2004[14]. Or, même si, du strict point de vue de la recherche, « faire du terrain » revient à « appliquer une méthode ethnographique » (c'est-à-dire recueillir des données originales et directes par une méthode d'enquête qui est le plus souvent qualitative), l'écart qui sépare ces deux expressions n'est pas seulement formel et relevant de deux niveaux de langue (langage commun vs. langage technique ou scientifique).

« Faire du terrain » n'est pas seulement plus poétique qu'appliquer une quelconque « méthode ethnographique » : cette expression décrit sans doute avec plus de justesse des pratiques qui, précisément, ne sont souvent guère méthodiques. Certes, vous lirez dans la plupart de mes articles l'inévitable petit paragraphe où je me justifie d'avoir appliqué une « méthode ethnographique », tenant à la disposition des lecteurs curieux mes archives (effectivement, mes « cahiers de terrain » et la transcription de mes entretiens sont de mieux en mieux tenus et archivés). Mais à l'heure ou la levée du « silence de la méthode » permet, voire impose, d'exposer ses biais réflexifs ou les imperfections de son atelier de travail, je revendiquerai désormais que je voyage et je « fais du terrain », autant que je travaille avec des « méthodes ethnographiques ».

Or, s'il est rassurant de parler de méthode car on peut ainsi la transmettre, qu'en est-il de la pratique du terrain, justement ?

Entrer en connivence – voisinage et intimité avec le terrain ?

Aujourd'hui, de nombreuses formations disciplinaires en géographie incluent un module de pratique du terrain, dont Georgette Zrinscak décrit avec tant d'humour divers aspects dans un numéro spécial de *L'information géographique* consacré au terrain (Zrinscak 2010). Le développement systématique de cet enseignement en tant que tel est récent, même si tout géographe formé dans les universités françaises a eu l'occasion de « faire du terrain ». J'ai eu mon lot de ces « sorties ou voyages de terrain » (et de leur ambiance un peu potache) pendant mes études de géographie. Je me suis retrouvée également enseignante de terrain à Marne-la-Vallée, ayant voulu initier mes étudiants historiens et sociologues à ces joies de la géographie – organisant plusieurs sorties autour du thème de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée.

Pourtant, personne ne m'a vraiment appris à « faire du terrain ».

Sur ce plan, je crois avoir eu surtout des inspirateurs : Alexandre Guillemoz (qui nous initiait par l'exemple dans ses séminaires à « la description épaisse » et l'interprétation) ; Joël Bonnemaison, qui dispensa le cours de géographie culturelle

14. Ce deuxième colloque a été organisé à l'Ecole normale supérieure par Alban Bensa (EHESS), Benoît de l'Estoile (ENS), Florence Weber (ENS) et Loïc Wacquant (CSE). Du premier colloque de 2002, L. Wacquant a tiré un article (2003) programmatique sur les usages de l'ethnographie.

au début des années 1990 à Paris IV : la manière dont il évoquait par mille anecdotes son travail de terrain à Tanna (Vanuatu) devant les crevettes poivre et sel d'un petit restaurant chinois près de l'Institut de géographie ne sont pas restées gravées dans ma mémoire comme des suggestions méthodologiques ou pratiques ; je m'en souviens comme d'une « petite madeleine » – c'était la transmission tangible d'une « entrée en connivence » avec le terrain comme condition nécessaire de la compréhension des paysages géographiques[15].

Comme le rappellent Marie Morelle et Fabrice Ripoll (2009), passer de l'objet au terrain, c'est passer d'une construction avant tout intellectuelle à une situation concrète dans laquelle le chercheur ou la chercheuse est impliqué-e personnellement : *il ou elle voisine*. De cette implication personnelle découlent de nombreux enjeux spécifiques en termes de positionnement, mais surtout une dimension irréductible à la personne – c'est « l'échelle biographique » du terrain (Calbérac 2010).

Le terrain ne relève pas simplement d'une relation directe, il comprend une part d'intime. Voici ce que je répondis à la dernière question de mon entretien de 2009 avec Yann Calbérac : « On a beaucoup parlé de science, mais au-delà de la science, que vous apporte le terrain ? » Ma réponse du moment ne dit-elle pas, implicitement, le « voisinage en intimité » ?

- Des amis, on va dire (*rire*). Je ne sais pas, un deuxième chez-soi, une famille […], je crois que c'est un peu de cet ordre-là. […] Sur le plan personnel, ça a quand même apporté cette *espèce d'autres*, d'ailleurs qui est finalement très familier on va dire. *D'ailleurs intime*. Je ne sais pas comment dire. » (les italiques sont de moi)

Avec toute la difficulté d'expression que traduit cet extrait (dont la lecture *a posteriori* me mortifie quelque peu), il me semble que je tente d'exprimer justement cette dimension intime que les recherches actuelles des géographes mettent de plus en plus en avant. Cette tendance est très récente dans la discipline, alors que l'attention à la pratique réflexive que constitue par exemple la tenue d'un journal de terrain, tout comme la part d'intime qui s'en dégage est largement assumée, voire revendiquée comme partie intégrante de la recherche par les sociologues, les anthropologues et les ethnologues (voir par exemple Jackson 1990, Wolfinger 2002).

On admet aussi aujourd'hui que la relation d'intimité au terrain contredit l'injonction anthropologique de la mise à distance de son objet. On se trouve donc face à une aporie : il faut être le plus neutre possible, sachant qu'il est impossible de l'être totalement (ce qui correspond sans contexte à une situation de *double bind*

15. Expression de Pierre Gourou cité par Joël Bonnemaion dans l'introduction de *La dernière île (*Bonnemaison 1986).

décrivant, dans le langage psychanalytique, les injonctions contradictoires pouvant conduire à des affections telles que la schizophrénie). Comment voisiner tout en restant à distance ?

Dans *La chamane à l'éventail* (2010), Alexandre Guillemoz expose ainsi de manière particulièrement intéressante plusieurs aspects de la transgression de cette injonction anthropologique. Mise à mal quand « Alex » explique comment sa présence aux côté de la chamane qui reçoit ses clients pouvait influer le déroulement de la séance, l'injonction vole en éclat quand cette longue recherche qui a accompagné une vie finit non seulement par inverser le rôle entre le chercheur et son objet ou sujet (Alexandre Guillemoz conclut qu'il est devenu « l'anthropologue de la chamane »), mais encore à faire d'Alex le propre fils spirituel de Hong Insu. Non seulement, c'est la chamane qui a amené Alex à « jouer son rôle » d'ethnologue (Guillemoz 2010), mais encore elle l'a dépouillé de son statut de scientifique, faisant de lui son propre enfant – quelqu'un qui a tout à apprendre. Cette expérience reste à méditer, surtout pour moi qui, comme tous les géographes (de terrain) ait eu tendance à parler sans réfléchir de « mon terrain »[16].

L'expérience du voisinage, et sa part d'intime, se situent-elles donc uniquement à l'échelle de l'individu qui « fait du terrain » ? Quelle est la place du terrain des géographes (ou de mon terrain en tant que géographe) dans la grande foire des « savoirs situés » en sciences sociales ? Explorons donc la double dimension de l'expression « savoir situés » : le voisinage là-bas (le « terrain ») / ici (les biais de ma position).

Voisiner sur le terrain « là-bas » - langues, matériaux, concepts

Ces savoirs sont en effet situés sur un « terrain », c'est-à-dire « là-bas » (Geertz 1996), ce qui comprend la récolte de « matériaux primaires » (et souvent, mais pas forcément, la pratique de la ou des langues locales).

Dans le champ des études aréales, la maîtrise de la langue locale et la possibilité d'utiliser des sources écrites et orales vernaculaires sont un vecteur cardinal de la légitimation d'une recherche – dans ces domaines, suggérer que quelqu'un ne maîtrise pas bien la langue discrédite immédiatement son travail. La plupart des géographes qui travaillent sur des pays étrangers s'engagent ainsi dans des cursus doubles, étudiant qui le japonais, qui l'indonésien, qui l'hindi, le wolof ou le swahili à l'Institut des langues orientales. Mais, sur ce point, le dogmatisme aréal de la

16. Sur cette expression, Yann Calbérac (2010 : 172) cite dans sa thèse l'amusante réflexion du géographe Alain Reynaud : « Quand j'entends un géographe parler de son terrain de thèse, j'ai envie de lui demander : "Votre terrain, vous l'avez acheté ou loué ?" ».

langue est d'autant moins pesant en géographie que la notion de « terrain haptique » (suggérant une appréhension sensitive ne passant pas seulement par le regard ou l'interrelation – voir Volvey *et al.* 2012) se développe.

Quant à moi, le coréen m'accompagne depuis ma maîtrise de géographie (1989-1990) et c'est peut-être le point cardinal de mon « être-au-terrain » : l'effort permanent de *la langue* doublé d'un grand sentiment d'impuissance car ma pratique du coréen est loin d'être celle définie par le canon des études aréales – même si le fait d'avoir vécu pendant deux ans avec une amie coréenne qui ne parlait ni français ni anglais me donne une aisance (au moins apparente) à l'oral, et explique mon goût pour la collection des entretiens. Sur le terrain, je me contrains à consacrer au moins une heure par jour à la pratique de la langue (traduisant des passages de livres, apprenant de nouvelles listes de vocabulaire, révisant des structures grammaticales), découragée au début par l'impression de repasser sans cesse sur les mêmes traces. Et pourtant, presque systématiquement le miracle se produit : après chaque séjour, quelle qu'en soit la longueur, j'ai appris de nouvelles notions en coréen, j'ai l'impression d'avoir un peu *progressé*. Enfin (problème que j'aurais pu qualifier de schizoglossie si ce terme n'était pas utilisé pour une autre maladie linguistique[17]), ma capacité à parler le coréen disparaît avec l'éloignement géographique du terrain et je deviens subitement muette – ce qui déconcerte beaucoup mes collègues et mes amis qui me connaissent à Séoul comme locutrice plutôt bavarde. Il m'est d'ailleurs arrivé, à cause de cela, d'être prise pour quelqu'un d'autre.

Dans mes productions, la langue locale est présente sous différentes formes qui bousculent d'ailleurs un peu la traditionnelle division entre sources primaires (corpus, enquêtes, etc.) et secondaires (littérature scientifique sur une question). Il est en effet parfois difficile de classer la littérature scientifique des géographes coréens contemporains sur les sujets que j'étudie car elle combine les deux types de sources de la recherche. Par exemple, les travaux de Chang Yongun (2005), de Kim Chae-Han (2001) ou de Pak Samock (2005) sur la frontière coréenne me donnent tout d'abord des informations de base et de contenu sur mon sujet de recherche. Ces travaux sont à la fois des sources secondaires, car il s'agit de littérature de seconde main, située dans des débats scientifiques et contribuant à l'avancée des connaissances générales sur un sujet ; mais ils constituent aussi une source primaire, car ces textes ne m'apportent pas seulement du contexte, des éléments de connaissance ou d'interprétation, ils contribuent à m'aider dans l'opération de traduction de la géographie de l'autre, au sens large où l'entend Claire Hancock dans son analyse de la

17. Le linguiste norvégien Einar Haugen définit la schizoglossie comme « la maladie linguistique » affectant des locuteurs confrontés à plus d'une variété de leur propre langue et qui souffrent de leur incapacité à contrôler le bon code dans les bonnes circonstances (cité par Prudent 1981 : 22).

position du géographe comme « celui qui fait passer d'un univers de références à un autre les choses qu'il a apprises » (Hancock 2007)[18].

Ainsi, sur cette question du « terrain », les savoirs et les pratiques des géographes coréens sont à la fois matériaux primaires (sources originales dans la langue, matériaux recueillis sur le terrain) et secondaires (à replacer dans les débats de la géographie internationale sur la méthode en géographie).

Comment se dit et se pratique le « terrain » en Corée (coréen) ?

La traduction la plus connue de « terrain » par *tapsa* renvoie à un véritable « genre », le *tapsagi*, combinant la marche (*tap*), l'observation (*sa*) et l'écriture (*gi*) (Delissen 2004 : 23-24, Oppenheim 2011a), autour de la (re)découverte du patrimoine culturel de la nation coréenne (Oppenheim 2008). Ce type de loisir particulier, qui consiste à orienter sa visite autour des hauts lieux (le plus souvent matériels) d'une région, avec un carnet de terrain, s'inscrit dans des pratiques traditionnelles du voyage en Corée. Mais l'extraordinaire succès de la série des best-sellers de l'historien d'art Yu Hong-Jun intitulée *Na-ŭi munhwa yusan tapsagi* (Mon *tapsagi* (carnet de terrain) du patrimoine culturel coréen[19]) publiés dans les années 1990[20] montre que leur propos s'inscrit dans des pratiques de l'espace bien vivantes – que Robert Oppenheim analyse de manière très précise à propos des sociétés de *tapsa* à Kyŏngju[21]. Il existe, cela dit, différentes formes de *tapsa* aujourd'hui, certaines s'apparentant à de simples visites guidées ou « visites-conférences », d'autres regroupant des spécialistes, voire des professionnels (historiens de l'art, archéologues, etc. occupant des postes académiques) de tel ou tel aspect du patrimoine d'une région ou d'un lieu précis (Oppenheim 2011a : 101) :

« Some participants [of *tapsa*] wrote or sketched in notebooks, and my own ethnographic note taking led to a few instances of misrecognition. Offers to compare notes led to disappointment when it was discovered that my writings were not only largely in English, but also mostly bereft of drawings and not centrally about cultural objects in the manner of most *tapsa* journals. » (Oppenheim 2008: 101)

La pratique du *tapsa* renvoie ainsi, d'après son étymologie même (*tap* = marche + *sa* = observation) à la dimension d'analyse visuelle et d'arpentage du terrain, dite « scopique » (Volvey *et al.* 2012).

18. Cette position caractérise d'ailleurs plus largement celle de tout chercheur dans le domaine des études aréales ou des aires culturelles.

19. Alain Delissen (2004) traduit par « Mes voyages dans la culture coréenne ».

20. L'objectif de Yu Hong-Jun était officiellement la promotion de la Corée en tant que « pays-musée », comme alternative aux dispositifs de patrimonialisation des musées nationaux considérés par lui comme le produit d'un regard colonial ou post-colonial.

21. Dans un chapitre au titre étroitement connecté à ce chapitre de mon HDR : « Object Orientations » (Oppenheim 2011a : 83-112).

Ainsi, l'usage de *tapsa* (*fieldwork* en anglais) par les géographes en Corée se réfère d'abord à la pratique du terrain en groupe – que l'on apprend à l'université par exemple – entendue au sens de découverte directe d'un pays ou d'une région dont on a au préalable une connaissance uniquement livresque. Les départements de géographie des universités coréennes le pratiquent d'autant plus que la géographie est souvent enseignée dans les *Kyoyuk taehakkyo* (université de formation [des maîtres]), l'équivalent de ce que pouvaient être en France les Instituts Universitaires de Formation des Maîtres : pour les futurs instituteurs et professeurs du secondaire qui auront à enseigner l'histoire et la géographie. *Tapsa* serait donc le terrain que l'on peut apprendre et que l'on transmet. En revanche, le « terrain » comme pratique empirique de collecte des données, voire espaces et objets étudiés par les géographes (Calbérac 2011, Volvey 2003), ne se dit pas *tapsa*. On parlera plutôt de *hyŏnjang chosa* (litt. « enquête sur les lieux » : « enquête de terrain » ce qui renvoie donc à la dimension terrain-fragment d'espace) ou *sarye chosa* (litt. « enquête de cas » ou « étude de cas »), ce qui peut renvoyer même plus largement à la manière dont on peut appréhender n'importe quel objet géographique par la méthode ethnographique[22].

Enfin, si les articles publiés dans les trois importantes revues de géographie coréennes (dans le champ de la géographie générale, humaine et culturelle) sont un indicateur des champs émergents de la discipline, je constate que cet aspect de la méthodologie en géographie ne constitue pas un thème actuel d'intérêt ou de débats dans le champ de la géographie sud-coréenne : en effet, la recension systématique dans les cinq dernières années des tables de *Chirihak nonch'ong* (Revue de géographie), *Taehan chirihakhoeji* (Revue de la société de géographie sud-coréenne) et de *Munhwa yŏksa chiri* (Géographie historique et culturelle) ne fait apparaître aucun article portant sur ces questions de *tapsa/chosa*. L'épistémologie de la discipline est, d'une manière générale, peu présente, une des principales publications étant parue très récemment (2012) dans *Taehan chirihakhoeji* (Revue de la société de géographie sud-coréenne)[23]. Intitulée « *Han'gukhak-ŭrosŏ-ŭi chirihak-ŭi kwaje* » (Pour une approche géographique des études sud-coréennes) avec des articles de quatre géographes à la production déjà très internationalisée (Ryu Je-Hun, Choi Byung-Doo, Park Bae-Gyoon et Sohn Yong Taek), ce dossier spécial réfléchit moins sur les conditions de la discipline géographique en Corée du Sud qu'elle ne propose

22. Je remercie mes étudiants du séminaire, et en particulier Cho Hunhee, pour l'intéressante discussion qui m'a fourni des éléments pour cette section.

23. L'autre est un article paru dans cette même revue en 2010 et soulignant la nécessité d'une géographie « humaniste » en recherche fondamentale comme dans la formation des enseignants (Pak Sŭnggyu 2010).

des pistes pour intégrer la dimension spatiale des faits sociaux dans les recherches produites par les études (sud)-coréennes, en Corée du Sud et à l'étranger – faisant d'ailleurs écho à la constatation de Timothy Tangherlini et Sallie Yea dans l'introduction de *Sitings. Critical Approaches to Korean Geography*[24].

Peut-on aller jusqu'à comparer les deux situations ? Ainsi en France, le « terrain » serait largement débattu dans les cercles spécialisés, mais peu pratiqué par tout un chacun, alors qu'en Corée une pratique populaire et connue de loisir régulier est finalement peu débattue dans les sphères des sciences de l'espace.

Enfin, pour conclure sur cette question du « terrain là-bas » et retourner à mes pratiques, reconnaissons que la période contemporaine a considérablement réduit la distance avec le terrain et qu'à l'ère informationnelle, une quantité considérable de sources pouvant se trouver sur Internet, faire du terrain ne se fait plus uniquement « là-bas ». Certes. Le voyage n'en est que plus nécessaire ! En rédigeant le manuel de l'*Atlas de Séoul*, je me suis aperçue que c'était ma pratique de la ville qui me permettait d'interpréter à distance certaines données ou images trouvées sur Internet, alors qu'il est très fréquent de voir en séminaire des étudiants présenter, dans des exposés, des images de Séoul qui ne correspondent pas à la réalité, mais à de futurs plans de développement.

Le terrain et la production des « savoirs situés » - voyager/voisiner au féminin

Enfin, produire un « savoir situé » c'est aussi exposer les conditions de production de sa recherche aussi bien que, dans la mesure du possible, la conscience critique de son propre point de vue (Chivallon 2001, Hancock 2004). C'est dire d'où l'on parle, qui l'on est, d'où l'on vient, ce qui permet d'exposer les biais possibles de notre vision des choses et donc les logiques cachées de nos interprétations (qui sont toujours, on l'a dit, des constructions). Cet aspect est aussi qualifié « d'indexical » (Abott, *in* Blundo et Olivier de Sardan 2003 : 41-73, Breton 2012).

À l'unisson des autres sciences sociales, la géographie ne se contente plus aujourd'hui d'arguer que l'espace est une construction genrée (Hancock et Barthe 2005) et que, par exemple, certains aspects de la crise urbaine des banlieues françaises relèvent de rapports de sexe qui s'inscrivent dans l'organisation même des villes (Coutras 1996). Ce sont aujourd'hui les biais « masculinistes » de la géographie comme discipline (au sens large dans ses discours, ses pratiques, sa communauté) et du rapport à l'espace qui sont analysés par les chercheuses (Hancock 2004).

24. « Although Koreanists have for decades shown a remarkable ability to provide thick historical, political, sociological, and ethnographic descriptions – and analyses – of phenomena, there has been a gap in regard to a critical engagement with geography. » (Tangherlini and Yea 2008: 1)

Cela rend d'autant plus nécessaire la prise en compte de la dimension genrée des recherches pour une véritable mise en place de connaissance « situées » (Chivallon 2001). La conception du terrain marqué par une certaine « tradition géographique » (notamment celle de la géographie physique ou de la géographie régionale) apparaît inspirée de la figure masculine par excellence de l'explorateur. Pourtant, sur l'Asie en général et la Corée en particulier, deux femmes s'illustrèrent à la fois comme exploratrices, voyageuses et écrivaines : Alexandra David-Néel dont *Le Voyage d'une Parisienne à Lhassa* (1924) m'accompagna pendant toute ma thèse et Isabella Bird-Bishop qui avec *Korea and Her Neighbours* (1896) offrit une des premières descriptions de la Corée qui reste une référence en la matière et dont je me sers souvent en séminaire comme matériau de lecture pour la description de Séoul à la fin du XIX^{e} siècle et les changements encourus pendant la période dite du *Taehan Cheguk* (L'empire de Corée, 1897-1910).

Comme d'autres chercheuses géographes de ma génération, je n'ai pas échappé à un « enfermement de genre » – comme peuvent le suggérer les deux exemples qui suivent.

En effet, mes premières enquêtes de 1999 qui portaient sur la vie quotidienne des grands ensembles sud-coréens m'avaient conduite à recueillir des entretiens auprès de deux grandes catégories de personnes. D'abord, les gardiens d'immeubles qui, contrairement à ce qui est le cas en France, sont en Corée presque toujours des hommes retraités : je n'ai, jusqu'ici, encore jamais rencontré de gardien*ne* et le terme de *kyŏngbi* (« gardien ») va automatiquement avec celui d'*ajŏssi*[25]. Ensuite les femmes au foyer des classes moyennes et supérieures, voire de la bourgeoisie urbaine, dites *chubu* (« femme au foyer »), ce qui reflète bien mal la réalité d'une vie sociale très active partagée entre l'investissement considérable que représente l'accompagnement scolaire des enfants et les loisirs dictés par l'*habitus* social de ces femmes. Ma situation d'étudiante habituée à de petits espaces de logement m'a évidemment conduite à survaloriser la taille des appartements coréens et inversement, j'ai tendance aujourd'hui à penser que, dans ce contexte domestique, ma situation de jeune femme occidentale m'a ouvert bien des portes qui seraient restées fermées à d'autres.

Par la suite, mes travaux sur la frontière m'ont conduite dans des milieux encore différents, notamment dans des régions rurales marquées par la culture militaire. Là encore il s'agissait de milieux d'enquête où les rôles féminins et masculins étaient particulièrement marqués et où les relations de pouvoir entre les genres se

25. Litt. « oncle », mais forme banale de l'adresse neutre à une personne de sexe masculin que l'on n'honore pas particulièrement.

superposent à des relations de pouvoirs entre les communautés : dans les *kijich'on* (les villages militaires de l'armée américaine), les clients des bars et des hôtels sont essentiellement des militaires (dont une importante proportion d'Américains), et les hôtesses asiatiques – pas seulement coréennes d'ailleurs. Dans les deux cas, la question du genre aurait pu être mobilisée à la fois dans la conduite du terrain, la restitution de l'enquête et l'interprétation des résultats – ce que j'ai à l'époque négligé.

La question du genre dans la conduite de l'enquête de terrain est enfin liée à plusieurs enjeux (abordés dans le séminaire de Marianne Blidon à l'EHESS), dont les attentes sexuelles éventuelles des enquêtés pour l'enquêteur ou l'enquêtrice (ou inversement, que je ne traiterai pas ici) et la question du corps féminin sur le terrain que j'aborderai à partir d'une expérience lors de ma mission de 2005.

Février 2005, enceinte d'environ quatre mois et demi, je décidai de ne pas reporter le terrain prévu depuis longtemps. Ou plutôt, je me démenai pour avancer le voyage prévu au départ pendant les vacances de Pâques – un moment où je ne me voyais plus prendre l'avion pour si loin de chez moi avec un bébé dans mon ventre. Pendant ce séjour, j'avais prévu de visiter les chantiers de démolition des grands ensembles de Chamsil, ce que je fis, dissimulant (car c'était encore tout à fait possible), mon état sous un manteau d'hiver. Ce fut la seule visite du séjour qui se déroula normalement car c'était dehors, j'avais le même casque que les autres sur la tête et je paraissais juste un peu enveloppée. Je gardai pour moi le sentiment de me trouver dans une situation *anormale* et vaguement *ridicule* – un peu comme Marge, la policière enceinte du film *Fargo* des frères Cohen[26]. Pour le reste, deux choses bouleversèrent la conduite de l'enquête que j'avais a priori envisagée (des entretiens dans les nouvelles résidences de luxe apparues depuis le début des années 2000 à Séoul) : d'abord le fait que l'angoisse d'être enceinte loin de chez moi m'a empêchée de travailler normalement. À relire mon journal de terrain, j'ai passé plus de temps à me reposer dans ma chambre sujettes à des « contractions » (mentionné deux fois explicitement dans le cahier) en regardant des films coréens en DVD qu'à faire des enquêtes. Ensuite le fait que la plupart des entretiens commençaient par un échange de commentaires sur mon état, ce qui perturbait l'entretien et le faisait tourner court. Sur le coup, j'ai pensé que c'était le contexte social (les résidences de luxe)

26. *Fargo*, le film des frères Cohen (1996) met en scène la cheffe de la police locale d'une petite localité de Dakota du Nord qui mène l'enquête sur une série de crimes sordides, en plein cœur de l'hiver, et enceinte de sept mois. L'anormalité d'une telle situation est un des ressorts de l'humour noir du film, traduit de manière explicite dans certaines scènes comme celle où Marge, engoncée dans une grosse doudoune, s'extirpe de sa voiture et s'avance cahin-caha dans la neige profonde, le pistolet à la main pour aller examiner un cadavre avec un grand professionnalisme.

qui expliquait les difficultés. Je me demande si ce n'était pas mon corps de femme enceinte qui a limité l'enquête, ce qui venait d'ailleurs sans doute plus de moi-même (j'étais mal à l'aise de me trouver dans cette situation) que de mes interlocuteurs qui certes, étaient étonnés par ma situation, mais n'en faisaient pas le motif d'un refus d'entretien.

Conclusion

Le terrain géographique peut donc bien être un espace où s'articulent le voyage et le voisinage de manière particulièrement signifiante car cette articulation entre dans le processus même de construction du savoir géographique *et* du chercheur. En effet, le mouvement du voyage donne l'accès au terrain (à la fois comme lieu ou espace de travail, comme réseau, et comme enquête) ; la pratique du terrain quant à elle initie et développe l'entrée « en connivence » qui n'est ni plus ni moins qu'une forme particulière de voisinage, supposant d'ailleurs l'intimité. Et la connivence elle-même entraîne de nouvelles dynamiques quant au voyage que constitue le mouvement vers le terrain – car si j'ai emprunté mes exemples au cas particulier de la géographe de terrain qui n'y habite pas, on peut tout à fait considérer qu'habiter sur son terrain n'empêche pas, en réalité, ce mouvement symbolique du voyage – au sens du déplacement mental qu'exige une posture analytique et critique. Le terrain peut donc s'apparenter à un processus dialectique permanent du voyage au voisinage, au point de transformer le chercheur lui-même. Je ne conclus donc pas par hasard un des volumes de mon essai d'habilitation par la constatation que je suis moi-même possédée par mes sujets de recherches et que ce n'est pas moi qui travaille sur la Corée, mais bien plutôt « la Corée qui m'a fabriquée ».

Références bibliographiques

Abbott, A. (2003), « La description face à la temporalité », *in* Blundo Giorgio et Olivier de Sardan Jean-Pierre, *Pratiques de la description*. Paris, éditions de l'EHESS, collection « Enquête ». p. 41-73.

Breton, S. (2012), « Le regard », *in* Rémaud Olivier, Schaub Jean-Frédéric et Thireau Isabelle (dir.), *Comparer (*Vol. 2 de *Faire des sciences sociales*). Paris, Editions de l'EHESS, collection « Cas de figure », 2012.

Calbérac, Y. (2007), « Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse scientifique (1902-1922) », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 2007-4, n°84, p. 429-436.

Calbérac, Y. (2010), *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du 20e siècle*, thèse de doctorat en géographie, I. Lefort dir., université Lumière Lyon 2.

Chang, Y. (2005), *Chŏpkyŏng chiyŏk p'yŏnghwa chidae-ron* (Théorie des zones frontières et des régions de paix), Seoul, Yŏn'gyŏng Munhwasa.

Chivallon, C. (2001), « Les géographies féministes. Un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances 'situées'», *in* J.F. Stazsak (dir.), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines.* Paris, Belin, p. 57-62.

Collignon, B. et Retaillé, D. (2010), « Introduction », *L'Information géographique* (2010-1), Vol. 74, p. 6-8, numéro spécial : « Le terrain ».

Coutras, J. (1996), *Crise urbaine et espaces sexués*. Paris, Armand Colin.

Descola, P. (1994), *Les Lances du crépuscule*. Paris, Plon.

Geertz, C. (1996) [1983], *Bali. Interprétation d'une culture*. Paris, Gallimard.

Guillemoz, A. (2010), *La Chamane à l'éventail. Récit de vie d'une* mudang *coréenne*. Paris, éditions Imago.

Hancock, C. (2004), « L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste », in C. Bard (dir.), *Le genre des territoires. Masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, p. 165-174.

Hancock, C. (2007), « Délivrez-nous de l'exotisme » : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, revue de l'IRD, n°41, p. 69-81.

Hancock, C. et Barthe, F. (2005), « Introduction: le genre, constructions spatiales et culturelles », *in Géographie et Cultures*, n°54, 2005, pp3-9.

Jackson, J. E. (1990), « 'I am a fieldnote' : fieldnote as a symbol of professional identity », *in* Roger Sanjek, *Fieldnotes: the Making of Anthropology*. Ithaca, Cornell University Press, p. 3-33.

Kim, C-H. (2001), *The Korean DMZ – Reverting beyond Division*. Seoul, Sohwa.

Morelle, M. et Ripoll, F. (2009), « Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de géographie*, n°665-666, p. 157-168.

Oppenheim, R. (2008), *Kyŏngju Things. Assembling Place*. Ann Arbor, The University of Michigan Press.

Oppenheim, R. (2011a), « Crafting the Consumability of Place: *Tapsa* and *Paenang Yŏhaeng* as Travel Goods », *in* Laurel Kendall (ed), *Consuming Korean Tradition in Early and Late Modernity. Commodification, Tourism, and Performance*. Honolulu, The University of Hawai'i Press, p. 105-126.

Pak, S. (PARK Sam-Ock) (dir.), (2005), *Sahoe.kyŏngje konggan-ŭrosŏ chŏpkyŏng chiyŏk. Sooesŏng-gwa nak'usŏng-ŭi hyŏngsŏng-gwa pyŏnhwa* (Géographie sociale et économique de la zone frontière. Formation et évolution du retard de développement et de la marginalisation). Seoul, Sŏul taehakkyo ch'ulp'anbu (Presses de l'Université nationale de Séoul).

Pak, S. (PAK Sŭnggyu) (2010), « Inmukhak-ŭrosŏ chirihak-kwa chiri kyoyuk » (Enseigner et pratiquer une géographie comme une « humanité »), *Taehan chirihakhoeji*, Vol. 45, n°6, p. 698-710.

Passeron, J-C. et Revel, J. (dir.) (2005), *Penser par cas.* Paris, éditions de l'EHESS, collection « Enquêtes ».

Tangherlini, T. R. and Yea, S. (2008), *Sitings. Critical Approaches to Korean Geography*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Volvey, A. (2003), « Terrain » *in* Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, pp. 904-905.

Volvey, A., **Calbérac, Y.**, **Houssay-Holzschuch, M.** (2012), « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n°1, 2012, p. 5-23.

Wolfinger, N. (2002), « On writing fieldnotes: collection strategies and background expectancies", *Qualitative research*, 2002, Vol. 2(1), p. 85-95.